

ANTÉCÉDENTS HONGROIS DES ROMANS D'ÉLÉMIR BOURGES

I. — LA MÈRE D'ÉLÉMIR BOURGES A PESTH EN 1849

Il y a quelques années, pour me permettre d'écrire la vie¹ d'Élémir Bourges, sa veuve me mit entre les mains, avec des lettres et pièces d'état-civil, un mince cahier de 14 feuilles couvert de papier marbré et lié par un ruban vert, blanc et rouge : c'était le récit des derniers jours du comte Louis Batthyány² en octobre 1849, écrit par la mère du grand écrivain, laquelle se trouvait à cette date dans la famille Batthyány pour en instruire les enfants.

Quand parut la biographie projetée, j'y signalai rapidement cette chronique, son « ton exact et rude, qui aurait plu à Stendhal ». Un peu plus tard, un étudiant hongrois, qui poursuivait à Paris des études littéraires, ayant appris ainsi l'existence de ce document, précieux pour son pays, vint me demander à le copier ; la copie s'étant perdue, ces pages se trouvent jusqu'à présent inédites.

Si elles apportent des détails nouveaux et pathétiques sur un épisode capital de l'histoire hongroise, elles n'ont pas, pour l'histoire de la littérature, une moins considérable importance.

Bourges, en effet, n'a que trop la réputation d'un imaginaire qui aurait été puiser ses motifs de rêverie dans les livres et les archives. Sans doute il fut le premier à rappeler ce que doivent à Saint-Simon et aux dramaturges élisabéthains ses deux chefs-d'œuvre les plus répandus : *Le Crépuscule des Dieux* et *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*. Comme l'inoubliable atmosphère de ces romans reste sans analogue dans toute notre littérature de fiction, on en a trop fréquemment déduit l'hypothèse qu'il s'agissait là d'une « fabrique » de grand lettré. Nous étions un fort parti,

(1) Élémir Bourges, *Sous la Hache*, précédé de la *Vie de l'auteur* par Raymond Schwab. Paris, Bernouard, 1929.

(2) Le comte Louis Batthyány (1806-1849), le premier président du Conseil hongrois fut, après l'échec de la Guerre de l'Indépendance, exécuté sur l'ordre du Gouvernement de Vienne.

Barthelémy Szemere, président du Conseil du Gouvernement de 1849 s'enfuit après l'échec de la Guerre de l'Indépendance ; pendant son émigration à Paris en 1853, il a écrit le *Portrait de Batthyány*.

néanmoins, à ne pas douter que ses personnages, leurs aventures et leur décor, avaient dû lui être fournis, plus encore que peut-être il ne s'en souvenait lui-même, par la vie et le réel ; seulement son art de transposition et de généralisation avait masqué ces apports ; et jusqu'alors nulle étude de sources ou rencontre de document n'avait permis de les prouver, — ce qui aujourd'hui est devenu possible et ne semble plus risquer d'être contesté.

Ce paroxysme du sentiment et de la vitalité, cette outrance soutenue du dialogue, cette fatalité de situations, de catastrophes les unes sur les autres, dans le *Crépuscule* et les *Oiseaux*, peut-être Shakespeare et Saint-Simon ont-ils enseigné à Bourges que la substance des livres dramatiques en est tissée, et comment y déverser le trop-plein de passion d'une âme solitaire. Mais, dès avant sa naissance, de vivants modèles de ce faste et de ces accidents l'attendaient, toute son enfance en a côtoyé le souvenir, il a grandi parmi des images de figures cavalières et orageuses et de demeures princières.

On va lire, écrite par sa mère, qui dut souvent la lui faire de vive voix, la relation des événements tragiques dont elle avait été, chez les Batthyány, le témoin et l'une des comparses. Mais le cahier à couverture marbrée n'est pas, nous le verrons, la seule relique attestant les liens de la famille Bourges avec l'histoire de Hongrie et le retentissement de celle-ci sur l'œuvre du romancier.

*
* *

La mère de Bourges, Éliisa Chomé de son nom de jeune fille, née en 1812, était d'abord venue, en 1837, de sa Belgique natale, à Prague, où elle avait été recommandée à la comtesse Nostitz pour l'instruction de ses filles par la princesse d'Arenberg. De là, en juin 1845, elle passa, sur la recommandation de la princesse de Taxis, chez la comtesse Louis Batthyány, à Budapest, pour y remplir le même office. *Ne croyez pas*, lui avait-elle écrit, *que je veuille inspirer à vos enfants d'autres sentiments patriotiques que ceux de leur véritable patrie. Je conçois que vous vouliez bien qu'elles parlent les langues étrangères, mais qu'elles restent Hongroises de cœur et d'âme.* En dépit des hésitations, des appréhensions qui l'agitèrent avant de se décider à venir en Hongrie, elle ne pouvait pressentir combien elle allait être mêlée aux convulsions de ce pays nouveau pour elle, et que c'était elle qui dût bientôt épouser le patriotisme magyar dans sa lutte malheureuse pour l'indépendance.

Qu'il suffise ici de rappeler en quelques mots ces rudes péripéties. En mars 1848, le contre-coup de la révolution qui avait balayé à Paris le gouvernement de Louis-Philippe fournissait à Kossuth l'occasion d'obtenir pour la Hongrie une constitution

relativement autonome. En avril, l'archiduc-palatin Étienne choisissait Louis Batthyány comme président du premier Conseil des Ministres hongrois : on pense qu'Élisa Chomé, alors dans la quatrième année de son séjour, dut partager la fierté de la famille et l'espoir de la nation ; joies de courte durée : dès cet instant, le malheureux comte (combien de fois on retrouve, dans les récits contemporains, cette épithète accolée au nom d'un homme qui semble avoir été la chevalerie même !) était désigné par le cabinet Metternich comme otage et victime d'une politique de revanche à longue échéance.

Il est digne de remarque que l'orage final soit venu des régions mêmes d' « Illyrie » où Bourges devait, un jour, placer la scène de son livre le plus orageux. Vienne s'appuya tour à tour sur les Croates et sur les Russes pour miner et abattre l'éphémère indépendance hongroise ; celle-ci était perdue, le jour où l'empereur Ferdinand V avait abdiqué en faveur de François-Joseph. Le 9 janvier 1849, lorsque l'armée du prince Windischgrätz entra dans Budapest, le loyal Batthyány, qui n'avait voulu trahir ni la cause de ses compatriotes ni la confiance de l'empereur, qui cherchait encore une entente alors que son propre destin était déjà pesé secrètement, fut arrêté et réservé pour servir d'affreux exemple : quelques mois plus tôt, le 6 octobre 1848, un mouvement révolutionnaire avait secoué Vienne, le ministre de la Guerre autrichien, général Latour, avait été pendu à une lanterne ; le cabinet impérial attendit soigneusement l'anniversaire de cet attentat ; le 6 octobre 1849, le gibet de Louis Batthyány devait payer pour la lanterne de Latour.

Mais d'abord, pendant neuf mois, il fut traîné d'une prison à l'autre, et, jusqu'à l'avant-veille de l'exécution, tenu, lui et les siens, non pas seulement dans l'incertitude, mais dans l'espoir d'une absolution. Il faut éclairer le récit qu'on va lire, d'Élisa Chomé, par les indications complémentaires d'une petite brochure qu'elle avait pieusement gardée et que j'ai sous les yeux ; œuvre d'un des meilleurs historiens hongrois de l'époque, en voici le titre exact : *Graf Ludwig Batthyány, ein politischer Märtyrer aus Ungarns Revolutionsgeschichte, und der 6. October 1849 in Ungarn*, von S. Horváth (Hamburg, Hoffmann und Campe, 1850, 76 p.)¹.

*
* *

C'est un compte rendu écrit et imprimé à la chaude, quelques semaines après l'événement. Quand il en vient à la chronique des

(1) Les pièces du procès ont été publiées en hongrois dans : D^r Károlyi Árpád, *Németújvári Gróf Batthyány Lajos... 106enjáró póre*. 2 vol. in-8°. Budapest, 1932 (Société historique hongroise).

derniers jours de Batthyány, l'auteur déclare qu'il la rédige d'après des informations dignes de foi (*glaubhafte Nachrichten*) : on peut croire, en effet, qu'il les tenait de la famille elle-même, et certaines peut-être d'Élisa Chomé avec qui il se trouve en parfaite concordance.

Selon Horváth, Vienne a suspendu le jugement et bercé d'illusions le prisonnier et sa famille, pour empêcher que leurs puissantes relations ne saisissent de l'affaire l'empereur en passant par-dessus la camarilla ministérielle. Le 4 octobre, la comtesse est encore venue avec ses enfants voir son mari, sans aucun soupçon du coup imminent. Du moins, Horváth le croit ou le dit ; nous verrons que la version léguée par Élisa Chomé exigerait que, dès ce jour, au contraire, une terrible précaution eût été prise par les deux époux.

Le 5, dans la matinée, ses gardiens fouillent minutieusement le prisonnier, par crainte d'armes cachées : on le mène au tribunal, et là, brusquement, lui est communiqué un verdict de mort par pendaison ; en même temps, seize autres sentences frappent de hautes personnalités civiles et militaires, à Budapest et Arad, toutes sentences capitales, sauf deux, et treize assignant l'infamante potence à des généraux qui s'étaient rendus.

Aussitôt on conduit Batthyány dans une nouvelle chambre, spéciale ; c'est un homme de 40 ans, père de trois filles jeunes ; il demande à voir sa femme, à bénir ses enfants ; on refuse. Il obtient seulement de recevoir le chapelain français de son ami le comte Étienne Károlyi¹, celui-ci n'étant condamné qu'à une amende énorme et à deux ans de forteresse : on verra, dans le récit d'Élisa Chomé, les longues démarches faites dans la ville pour trouver un prêtre, et le nom de ce chapelain français, l'abbé Plante.

Le bruit de la condamnation arrive à la comtesse par les rumeurs de la ville ; il devient pour elle terrible certitude devant les portes de la prison dont on lui refuse maintenant l'entrée.

Elle court chez le général qui commande la place, von Kempen, chez son suppléant, Haynau (Élisa Chomé intervertit cette hiérarchie), frappe chez le prince Lichtenstein : portes closes. Par écrit, elle réclame trois jours de délai pour courir à Vienne demander la grâce : vainement. Tout ce qu'elle obtient enfin, c'est une entre-

(1) Le comte Étienne Károlyi (1797-1881). Au commencement du XIX^e siècle il était attaché à la Légation de Paris et épousa la cousine du prince de Polignac, la comtesse Georgine Dillon. Magnat libéral et préfet du Comitat de Pest pendant la Guerre de l'Indépendance, il mit sur pied une compagnie de hussards. Windischgrätz, le commandant autrichien, le fit arrêter, puis déporter avec Batthyány à Laibach, à Olmütz, puis à Pest, il ne fut mis en liberté qu'en 1850 contre une rançon.

vue de dix minutes avec son mari, mais sans les enfants, et en présence de plusieurs officiers. A peine est-elle rentrée à son palais qu'elle reçoit ordre de quitter la ville à l'instant, si avancée que soit déjà la nuit.

Louis Batthyány est tenu dans sa chambre sous une étroite surveillance. L'abbé Plante le trouve parfaitement calme et résigné, n'ayant besoin d'aucune consolation, se plaignant seulement qu'on ne lui laisse même pas bénir ses enfants, ce qu'on accorde aux derniers des criminels. Il se confesse et, tard dans la soirée, envoie l'abbé se reposer, lui recommandant de venir l'assister, le matin suivant, à ses derniers pas.

Il écrit alors à la comtesse une assez longue lettre, qu'il lui avait promise non sans observer qu'elle serait censurée avant de lui parvenir. Puis il se met sur son lit, où il avait demandé qu'on transportât, après le changement de chambre, un oreiller de crin de cheval sur lequel il prétendait avoir l'habitude de dormir. Ses gardiens restent près du lit toute la nuit.

Quand, le matin du 6, on veut l'éveiller, ce qu'il ne fait pas de lui-même, on voit qu'il avait tiré les couvertures sur sa tête où il les tenait solidement d'une main, sans connaissance et baigné de sang, l'autre main crispée sur un tout petit poignard nu. Il avait voulu se tuer, s'était blessé d'abord à la poitrine, manquant de peu le cœur, puis au cou, et enfin, par deux fois, avait tenté de s'ouvrir les veines du poignet. Avec une force de caractère extraordinaire, il avait su ne se trahir à ses gardiens, ni par la moindre plainte, ni même par un mouvement trop sensible ; seule, la syncope l'avait empêché d'atteindre son but. Cependant il fallut suspendre l'exécution.

La divulgation du jugement avait frappé la ville d'angoisse et d'horreur ; ce n'était, dit Horváth, que visages atterrés et murmures douloureux, qui commençaient à s'enhardir. Personne ne doutait de l'innocence de Batthyány. On attendait avec conviction une mesure de grâce ; et d'ailleurs des bruits tendancieux étaient à dessein répandus en ce sens sur la place de l'exécution, pour prévenir des mouvements de foule ; il paraissait impossible, en tout cas, que la mort par pendaison fût maintenue.

Dès l'aube du 6, la foule trouvait sur la place des masses de cavalerie et d'infanterie formant un cercle, au milieu duquel une potence avait été dressée. Tout à coup, à 7 heures, la troupe se retire et la nouvelle d'une tentative de suicide se répand, avec des versions variées. Toute la journée, diverses rumeurs continuent de circuler ; ni la comtesse, ni le médecin, les parents et les amis du comte, ni d'ailleurs personne ne peut rien savoir de certain, pas même s'il vit encore ni ce qu'on a fait de lui. A 5 heures du soir seulement, on apprend que la place est occupée par des

détachements encore renforcés de cuirassiers et de chasseurs pour une exécution imminente ; il faut dire que la foule pouvait alors être évaluée à 3.000 personnes.

L'abbé et les gardiens avaient été arrêtés comme suspects d'avoir procuré au comte son poignard ; on ne laissait plus approcher personne ; en sorte que Horváth n'avait rien pu savoir de ce qui s'était passé ensuite. Batthyány dut rester tout le jour sans connaissance ni force, mais toujours pleinement calme ; il apprit à 6 heures du soir qu'il ne serait point pendu, à cause de la blessure du cou, mais fusillé. On chercha à lui faire avouer d'où il tenait le poignard ; il répondit qu'il avait réglé ses comptes avec Dieu et les hommes et n'avait plus à répondre à personne.

L'aumônier militaire resta près de lui toute la journée. Il ne put être mené hors de sa chambre que soutenu par un médecin militaire en uniforme autrichien, et demanda à l'aumônier de l'assister, ne voulant pas, disait-il, donner le spectacle d'un évanouissement, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, pouvant à peine se tenir debout.

Encadré d'un bataillon de grenadiers, il fut conduit, appuyé sur le bras de l'aumônier, à travers la foule, à environ mille pas de la porte n° 5. Horváth voulut l'apercevoir une dernière fois, pour se graver son image dans la mémoire, pour tenter de rencontrer encore son regard ; le comte passa à cinq pas à peine de lui. Toujours pâle, il l'était bien davantage alors ; il était habillé, à son ordinaire, de noir comme un quaker, sans cravate, son col de chemise retroussé, la barbe soignée comme toujours, sur la tête une casquette d'intérieur bleue à broderie d'argent. Il marchait très droit, ferme et calme, regardant toujours l'assistance, cherchant évidemment des visages connus. « *Nous et d'autres, écrit Horváth, le saluâmes respectueusement en nous découvrant, il remercia en inclinant la tête d'un côté et de l'autre, mais il paraissait beaucoup moins grave qu'autrefois ; il y avait sur ses traits une plus haute affabilité, une solennelle douceur, une expression qui ne peut venir que de l'absolue conviction d'entendre, devant le siège du souverain Juge — où il allait comparaitre dans quelques minutes — un jugement équitable et, par conséquent, bienveillant. A peine Batthyány était-il passé devant nous, que nous nous éloignâmes rapidement, les yeux en larmes et le cœur étreint, pour ne pas être témoin de ce qui allait suivre.* »

Le comte ne cesse d'assurer à l'aumônier que son âme est forte et tranquille, si son corps la trahit par sa faiblesse, ce qui d'ailleurs n'apparaît nullement aux assistants. On lui lit à nouveau la sentence, mais, sans attendre, il commande en français aux trois chasseurs qui l'accostent : « *Allez, allez !* » Il s'agenouille, se découvre, et crie en hongrois : *Éljen a Nemzet (Vive la Nation) !*

Il se laisse bander les yeux par l'aumônier ; aussitôt il tombe, atteint de trois balles, l'une au front, l'autre au cœur, la troisième un peu plus haut dans la poitrine.

La lettre qu'il avait écrite à sa femme, le soir du 5, dès qu'il fut couché sur le lit d'où il ne voulait pas sortir vivant, parvint le 6 même à la comtesse par une voie que Horváth déclare ignorer ; elle contenait cette phrase : « *Ne le fais pas de souci pour moi, je porte depuis longtemps mon sauveur avec moi.* »

Cette déclaration, quand la comtesse la fit connaître, rendit la liberté à l'abbé et aux gardiens ; c'était l'oreiller qui avait servi de cachette au poignard. Le comte avait sans doute évité de faire cette révélation lors de son dernier interrogatoire, pour ne pas nuire au gardien-chef, qui avait négligé de visiter l'oreiller.

Du moins est-ce là ce que le comte avait écrit et voulu que l'on crût, et Horváth ne dit peut-être pas, lui non plus, tout ce qu'il sait par « des informations dignes de foi ». On verra qu'Élisa Chomé, à son tour, glisse sur la manière dont l'arme du suicide parvint au prisonnier. Je crois être en mesure de compléter et rectifier, sur ce détail important, la version officielle : Mme Élémir Bourges m'a rapporté que sa belle-mère assurait à ses intimes avoir accompagné dans la prison la comtesse Batthyány venant, lorsque la sentence n'était pas encore rendue publique, apporter à son mari un petit poignard qu'elle avait caché dans son chignon. Il semble que ce dut être dans les derniers jours qui précédèrent le verdict, peut-être le 4 octobre.

* *

On peut penser que de telles impressions, de tels récits, sans doute renouvelés plus d'une fois, avaient de quoi marquer l'esprit d'un enfant imaginaire. Quand le manuscrit d'Élisa Chomé m'est venu sous les yeux, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler avec quelle prédilection Élémir Bourges, à la fin de sa vie encore, faisait allusion à des scènes d'exécution et, entre toutes, à celle de la Brinvilliers si admirablement racontée par son confesseur, le P. Pirot. Je ne puis encore que signaler que de telles scènes constituent la péripétie centrale des premières histoires qu'il ait écrites : c'est, dans *La Haine de Joël Servais* (non publié), l'échafaud d'Avignon, c'est celui de *Sous la Hache* ; or, il s'agit là de deux livres écrits entre 20 et 25 ans.

D'ailleurs, les relations avec les Batthyány et la Hongrie n'avaient pas pris fin à la mort du comte. Élisa Chomé resta près de la comtesse, réfugiée en Bavière, jusqu'à son mariage, qui ne survint que dix-huit mois plus tard. Bien plus, c'est en Hongrie encore, c'est dans les mêmes tragiques circonstances, qu'elle avait connu celui qu'elle allait épouser. La comtesse Batthyány était

née comtesse Zichy (et d'ailleurs petite-fille déjà d'un Batthyány), et M. Étienne Bourges remplissait chez le comte Edmond Zichy les mêmes fonctions qu'Élisa Chomé chez les Batthyány ; celle-ci ne manque pas, dans son cahier, de noter la présence du jeune Français, au cours des dramatiques journées d'octobre. Quand le mariage se fit, à Zurich le 25 février 1851, le comte Paul Zichy, de Presbourg, signa au contrat, avec le comte Charles de Westerhold, de Ratisbonne, et le baron Béla de Wenckein, de Budapest. Et nous allons retrouver ce prénom, si caractéristiquement hongrois, de Béla, donné par Élémer Bourges à l'un des héros de son premier roman.

Treize mois seulement plus tard, le 26 mars 1852, l'enfant vient au monde : tous ces événements sont encore si proches dans le temps, si vivants dans les cœurs, que c'est la comtesse Batthyány qui est choisie pour marraine ; et elle emprunte à l'un de ses parents, pour le fils de ses amis, ce prénom d'Élémer, unique certes dans les registres de l'état-civil français, et dans lequel je ne renonce qu'à contre-cœur à voir une survivance musulmane (*el émîr, le descendant du prophète*).

Ce n'est pas tout encore ; souvenirs, récits ne sont pas seuls à rappeler, dans la bouche des parents, la contrée lointaine. Voici qu'il en arrive un jeune garçon, à peu près le contemporain d'Élémer, et qui sera longtemps son compagnon de jeux : celui qu'il appelait « le terrible Alexandre » et comparait à un petit Hun, prototype lointain peut-être du jeune grand-duc Floris¹ ; c'était un enfant né, en marge du code, d'une comtesse Károlyi et du fameux général Klapka, autre héros de l'indépendance ; on avait pensé ne pouvoir lui assurer de meilleur abri que la maison d'Étienne Bourges et d'Élisa Chomé.

Celle-ci conservait une cassette, qui existe toujours, en palissandre incrusté d'acier et d'ivoire, où elle avait renfermé des portraits et bijoux des magnats hongrois. Elle tenait aussi des Windischgrätz un album de photographies où son fils dut souvent considérer de fières figures et des costumes insolites : j'ai pu encore m'étonner d'y voir foisonner des portraits de personnages, dont les noms, — et Béla, et Palma, et la Belcredi² elle-même, — m'étaient déjà connus par les premiers romans de Bourges, où ils

(1) Entre sa naissance et celle du Giano des *Oiseaux*, il y aurait peut-être des analogies aussi. Sur le personnage et le rôle de Josine, également, il y aura un jour à dire comment l'apparente influence de l'élisabéthain Ford peut couvrir, elle aussi, selon le procédé de Bourges, des rappels des réalités les plus vives.

(2) Tout naturellement les souvenirs de Prague restaient mêlés à ceux de Budapest pour Élisa Chomé : le nom de Belcredi appartient à une Nostitz. De Bohême aussi bien que de Hongrie dut venir le souvenir de grandes familles sans cesse en mouvement entre les palais de ville et les résidences de campagne, qui est très marqué dans les *Oiseaux*.

ont passé tout droit ; ce sont ceux qu'il a d'emblée trouvés à sa disposition.

Sans doute Bourges ne parlait guère, au moins dans ses dernières années, de ces épisodes, de ces cadres que ses parents lui préparaient, sans le savoir, l'un et l'autre dans leur séjour de Hongrie. Mais il n'en avait pas effacé les traces, il ne lui aurait pas déplu qu'on les retrouvât. Tout au plus en eût-il souri, comme chaque fois qu'on lui rappelait le tissu réel de sa vie, qui à lui n'importait plus. C'est lui cependant qui aimait à répéter le mot d'Alphonse Daudet, que « l'homme est *achevé d'imprimer* à dix-huit ans ». Les lectures qu'après cet âge il fit et refit de Stendhal et des chroniques italiennes, des élisabéthains, de Saint-Simon et de la *Gazette des Tribunaux* ne firent que rejoindre un premier acquis de thèmes et de rêveries sur des extrémités de la condition humaine qui d'abord avaient été, autour de lui, associées à des images de pays éloignés, de mœurs étrangères, de crises historiques.

N'oublions pas que ses romans, s'ils visent à démesurer la stature humaine et à la dépayser, revendiquent aussi l'étiquette de « mœurs contemporaines ». L'histoire de Floris commence par un rapport adressé à M. Thiers, et par un tableau de la Commune à Paris pour lequel avait pu lui servir ce qu'il avait vu de la Commune de Marseille à la Préfecture des Bouches-du-Rhône. L'histoire de Charles d'Este, duc de Brunswick, il la prend toute crue dans un événement dont le dernier épilogue ne devait intervenir qu'après sa mort.

Il est vrai qu'après son entrée, sa claustration, dans le travail de la *Nef*, les dimensions des faits et des êtres réels lui apparurent pour toujours dérisoires ; il n'était plus attentif qu'aux dieux. Peut-être l'eût-on surpris en lui rapprenant que les premières figures qu'il eût créées procédaient de généalogies hongroises¹ dont il n'avait plus besoin. Et pourtant ! son Prométhée final lui-même a-t-il été autre chose que la reprise enfin transfigurée de l'unique héros qu'à travers toutes ses œuvres chaque écrivain poursuit, et dont le type avait été successivement essayé sous les noms de Béla, Joël, Charles d'Este et Floris² ? Ces fougues et ces avidités insatiables, ces désordres, cette hâte à tout embrasser

(1) Chapitre qui trouvait ici sa place naturelle. Il y en aura un autre, et considérable, à écrire sur les rapports de Bourges avec la Bohême. Encore son mariage avec Anna Braunerowna, de Prague, le grand amour de sa vie, renforce-t-il la conviction que son destin n'avait pas cessé d'être aimanté par les souvenirs de jeunesse de sa mère.

(2) N'y a-t-il pas, dans les pistolets du Béla du premier roman, dans le poignard du Giano des Oiseaux, une image transposée des bruits d'armes des duels traditionnels, qui ont frappé tous les voyageurs en Hongrie, et encore Mme Juliette Adam (dans *La Patrie hongroise*, livre publié, en 1884, la même année que le *Crépuscule*) ? Voy. aussi, pour Gianetto, tout ce qu'elle dit du type du brigand de la Puszta.

et à tout briser, toute cette chevalerie maudite et cette chimère, sous les mains de ce grand sédentaire et de ce grand ascète, n'étaient-ce pas des images et tout un répertoire de l'enfance et d'avant, qui aspiraient à être perpétués et sauvés ?

Bourges n'a jamais vu la Hongrie : c'est peut-être pourquoi il put en déduire une Dalmatie imaginaire. L'éloignement même, les lacunes ou les infidélités avec lesquelles on lui en parlait, en faisaient un de ces textes essentiels mais cachés sur lesquels l'inconscient revient sans fin pour tirer du vrai un possible. En lisant les pages qui suivent, on pourra se demander si dans le fils ne refusaient pas de s'éteindre les cendres des émotions qu'avait ressenties la mère.

RAYMOND SCHWAB.

II. — DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LE COMTE BATTHYÁNY

Jeudi, 4 octobre 1849, nous partimes, la comtesse, les enfants et moi, vers trois heures, pour faire visite au comte. Aucune de nous ne se doutait de rien, naturellement. Il est vrai qu'Augustine m'avait dit, à deux reprises différentes, que le comte était condamné à mort ; son conseiller de guerre le lui avait dit, ainsi que M. Memlauer : celui-ci en parlait comme d'une chose que tout le monde savait à Vienne. Mlle Vaillant, huit jours auparavant, m'avait dit également : *Notre comte prétend que le comte Bat... est condamné à la pendaison*. Je n'ajoutai pas foi à ces bruits, quoiqu'ils assombrissent chaque fois mes pensées et m'lassent au cœur.

Quand nous arrivâmes, il dînait encore avec le comte Étienne Károlyi, prisonnier comme lui et son compagnon de prison. Ces deux messieurs étaient d'assez bonne humeur. Le comte occupait le canapé, vêtu de sa robe de chambre de velours rouge, de ses pantoufles jaunes et de ses chaussettes travaillées de bleu et de brun.

On parla d'abord politique, puis de la fameuse amnistie promise. Le comte Károlyi avait les plus brillantes espérances quant à son compagnon, le comte Bat... se défiait par moments de son arrêt... Dans d'autres instants donnant cours à son imagination et prenant l'air qu'il savait rendre si aimable quand il le voulait, il disait : *Ma chère demoiselle, nous irons vivre à Paris dans la rue Saint-Honoré, ou à la Chaussée d'Anlin... Qu'en pensez-vous, Tony, cela vous convient-il ?* (Le comte Károlyi s'était retiré dans sa chambre pour aller fumer.)

Dans la supposition de l'exil, le comte était bien résigné à passer en Amérique, et là il ne voulait point entraîner sa famille.

Je lui fis observer qu'il s'ennuierait bientôt sans sa famille. *Ah bah !* répondit-il en riant, *je m'en créerai une autre.* D'abord il m'avait dit en parlant d'Emmi, sa fille chérie, dont il était fier : *Elle commence sans doute à vous donner bien du fil à retordre, à cause des petits garçons !*

Ne voulant pas parler de politique avec lui, je l'entretins du sort de Géraldine, de l'affaire de Mlle Bush, du sort de la lettre de M. Rostagné. J'essayai par là d'intéresser le comte à ces personnes, espérant un bon résultat de l'influence du comte sur l'esprit du comte Kár... Il sembla réfléchir à ce que lui je disais, et dit : *C'est singulier, Kár... a toujours été noble et généreux, en un mot un parfait cavalier ; il faut qu'il soit dans de grands embarras d'argent, pour agir ainsi ; du reste, c'est étonnant combien il se laisse influencer ; j'en pourrais faire ce que je voudrais, et je crois même qu'il a confié Géraldine à sa tante, parce qu'il a le projet de vivre en garçon et de prendre une maîtresse.* Ici le comte regarda pour voir si Emmi (que, d'après moi, il nommait la fine mouche) ne regardait pas en écoutant. *A ce sujet je lui dis même, ajouta-t-il : Ah ça ! mon cher, je ne le conseille point cela, car tu paierais tout bonnement pour les autres. Si tu rencontres sur la route un attachement vrai, à la bonne heure, ceci fait le charme de la vie.* Et ainsi de suite.

Nous parlâmes de Mme Suzan, de Haynau, d'Augustine Steullet ; le comte dit : *Puisqu'elle est belle, saluez-la de ma part.*

Quinze jours avant (le 20 septembre), je le visitai pour la première fois à Pesth, et alors le comte me demanda des nouvelles de Mlle Talmond. Je lui dis que cette amitié était refroidie. « *Ma pauvre Chomé,* me dit-il avec son plus aimable sourire, *voilà donc encore une illusion de perdue !* Jansky entra peu après et fit quelques préparatifs pour le café. Le comte le faisait tous les jours avec la comtesse. Il m'invita à rester et à le goûter, j'acceptai. Cependant Jansky tarda longtemps encore à apporter ce qu'il fallait pour le faire ; le comte, vif et impatient par nature, commença par le gronder assez brusquement, et moi qui étais assise sur le canapé à son côté, sans trop de réflexion, je le tirai par la manche, afin qu'il modérât sa gronderie. Il me comprit immédiatement, il sentit que j'avais raison, car il tourna le tout sur le ton de la plaisanterie à l'égard de Jansky, et me jeta à moi un regard sympathique.

Nous bûmes son café ; contre mon habitude je mangeai même. Hélas ! j'étais loin de prévoir que c'était là le dernier repas que je ferais avec le malheureux et intéressant comte... Deux heures s'étaient écoulées, j'avais donné rendez-vous à la promenade à Augustine ; je m'excusai donc peu après avoir bu et je partis avec Emmi. Le comte, pour dernière parole, me dit : *Ah ça ! ma chère demoiselle, j'espère que vous viendrez me voir plus souvent. — Vous voyez bien que je fais tout mon possible pour cela.* Il me serra

la main, et moi, enchantée de son amabilité, je me proposais de revenir dans huit jours, je ne le regardai donc pas de ce regard que donne un pressentiment.

P.-S. — La raison qui m'avait empêchée d'ajouter foi aux rumeurs concernant la condamnation à mort était que depuis longtemps déjà des bruits de tous genres circulaient à ce sujet. Les uns prétendaient qu'il ne lui arriverait rien d'autre, qu'il était condamné à trois ans, d'autres à huit ans, de forteresse, d'autres à mort. Le comte parla aussi, ce jour, de la scène d'Ikona et de plusieurs petites choses semblables.

Le 1^{er} septembre, nous quittâmes enfin Ikervár avec bien de la peine. Je crois qu'un charme puissant y retenait la comtesse. Quant à moi, il y avait longtemps que je blâmais intérieurement, et tout haut à l'occasion, l'abandon dans lequel on laissait le comte. On ne se donnait aucune peine, aucun mouvement pour le rejoindre ; au contraire, un certain contentement perceait quand on voulait se persuader qu'il y avait impossibilité dans ce rapprochement, tandis que la véritable raison était le manque de volonté. Une lettre décisive du comte nous tira de là. Les scrupules s'éveillèrent ; on chercha les mille motifs qui avaient empêché le départ. Je doute fort cependant qu'on en ait trouvé un bon.

Nous demandâmes, mais en vain, des passeports pour Olmutz ; ils furent refusés. Après avoir formé bien des plans de rapprochement, il fut décidé que nous irions habiter Saint-Jean ; et, le jour même fixé pour le départ, nous apprîmes que le pauvre comte serait transféré à Pesth. Grande fut ma joie à cette nouvelle.

Nous quittâmes Vienne le 8 septembre pour nous rendre à Presbourg. Le 9, pendant que nous étions dans l'église, on vint nous chercher pour nous mener au bateau à vapeur voir le comte, qui allait s'embarquer. Ignorant que je pourrais aller le voir sur le bateau, je me précipitai vers sa voiture pour lui tendre la main. Il sourit à mon mouvement et se prêta de bon cœur à me donner la sienne. J'allai ensuite dans sa cabine. Là il fut affectueux envers moi ainsi qu'envers ceux qui vinrent le visiter : M. Méhes et la bonne. Nous prîmes tous assez légèrement congé, dans l'espoir de le revoir bientôt à Pesth.

Nous n'arrivâmes à Pesth que le 13 septembre et nous fûmes bien désagréablement surpris par l'obligation d'aller loger à l'hôtel, la maison étant pleine de militaires. La comtesse choisit l'hôtel du Tigre, afin d'être près du comte. Le 22 du mois, nous sommes entrés dans notre quartier.

*Souvenir des journées du 5 et du 6 octobre 1849
dans la famille du malheureux comte Louis Batthyány*

Vers 9 h. 1/2, tandis que je faisais la dictée à Emmi, je vis passer et repasser un jeune militaire blond : son air effaré et inquiet ne m'indiqua pas assez que c'était un message de meurtre qu'il nous apportait. Après avoir rempli sa triste mission, il disparut, et moi je ne le vis plus.

Quelques instants après, le médecin La... vint me dire : *Savez-vous déjà que le comte est jugé ? — Oh ! m'écriai-je, et sans doute à mort ? — Oui, répondit-il, et devinez à quelle mort : à la pendaison !*

Comment exprimer ici les sentiments de mon âme à cette terrible nouvelle ? Sans réfléchir au malheur affreux qui nous menaçait, je m'élançai vers la comtesse. Je trouvai la pauvre femme dans un état terrible : elle ne savait ni ce qu'elle disait ni ce qu'elle faisait. Elle se préparait pour aller implorer un sursis, voir son mari, — hélas ! son sort était décidé. *Le ciel seul peut le sauver*, avait dit le jeune militaire. Il était bien instruit.

La comtesse, accompagnée du docteur, alla chez le général en chef Kempé en l'absence de Haynau. On lui dit qu'il ne recevrait personne de la journée. De là elle courut à la prison pour voir son époux ; il y avait défense absolue. Elle resta pendant plus d'une demi-heure devant la porte de la chambre où était le malheureux comte, sans pouvoir y entrer. Désespérée, elle monta dans la chambre du prisonnier, et enleva plusieurs écrits et objets précieux, puis revint à la maison, le désespoir au cœur.

Et moi, pendant ces heures d'angoisse et d'incertitude, il me fallait cacher une grande partie de ma douleur, de peur d'alarmer trop fort (et inutilement surtout) les enfants, car je ne pouvais m'empêcher de nourrir encore un peu d'espoir. Il me semblait impossible qu'on osât pendre un comte Batthyány ! Et vous, cher et infortuné comte, qui pourra jamais savoir quelles furent vos pensées, vos regrets, vos remords, dans ces heures affreuses qui précédèrent l'infâme mort qu'on vous réservait ! Vos pensées furent grandes, je n'en doute pas, vos regrets amers, vos remords poignants, je m'en doute, à cette heure suprême où l'idée de quitter des êtres tendrement aimés se présenta à vous dans toute son horreur. Noble martyr de la cause du peuple, reçois, dans ces lignes, mon hommage : car je t'aimais et je t'admirais. Puisse ta mort être noblement vengée ! Puisse ta gloire être immortelle ! Que ton fils croisse avec ton génie, et tu seras assez vengé..

La maison fut remplie de monde du matin jusqu'au soir : les comtesses Orczy, Almásy, Mme Czekonits, le comte Szapáry¹,

(1) Le comte Antoine Szapáry (1802-1883), partisan politique de Batthyány.

Orczy¹, Louis, M. Bezeredy², sa femme, Mmes Bártfay³, Augustine Steullet, et une foule d'autres, Takaczy, Rose, Mme Masson, MM. Bourges, Rostagni, Domanovszky, Mme Thuriot vinrent nous voir ou passèrent une grande partie de la journée avec nous. Louis Károlyi... Les amis de la comtesse coururent de tous côtés pour obtenir pour elle la permission d'aller voir le comte. Le comte Sz... obtint enfin la permission de voir son mari pendant cinq minutes ! La comtesse partit vers trois heures avec lui ; elle se flattait de pouvoir y retourner dans la soirée avec moi et ses enfants : vain espoir.

Le comte avait fait dire à la comtesse de lui envoyer un prêtre ; comme elle n'en connaissait point qu'elle eût voulu recommander, elle me pria d'aller aux informations. J'allai d'abord chez Mme Térey. Cette bonne dame était occupée dans son ménage, sa fille faisait de la musique, chacun paraissait joyeux. L'horrible nouvelle que je leur annonçai changea bientôt toutes ces dispositions-là en une morne tristesse. Mme Térey ne pouvant me recommander aucun prêtre, j'allai chez Mme Bártfay, et ensemble nous cherchâmes un ecclésiastique respectable, qui voulût bien s'acquitter de la commission de la comtesse auprès du comte. Cependant, quand il arriva, ce dernier avait déjà appelé auprès de lui l'abbé français Plante, afin de pouvoir converser en une langue qui ne serait pas comprise de ses gardiens. (Là se borna donc la mission de ce prêtre.)

La soirée de ce jour fut terrible : la comtesse ne savait que faire, elle obéissait, comme un enfant, à tout ce que le comte Szapáry demandait d'elle, et celui-ci eut la fausse idée de trouver nécessaire qu'elle allât coucher à Fôt. Elle quitta donc la ville avec Emmi et Joséphine, je restai avec Ilona qui était un peu malade. Augustine resta pour la nuit avec moi. Il fut décidé que le lendemain, vers 8 heures, j'irais à Fôt porter des nouvelles à la comtesse sur la mort du martyr.

Le comte aurait voulu avoir du poison ; depuis quelque temps déjà il en avait demandé, mais on ne pouvait plus s'en procurer. L'arme qui devait le sauver de la pendaison était cependant déjà en sa possession⁴.

Vers 10 heures nous soupâmes, Augustine, le docteur et moi ;

(1) Le comte Louis Orczy (1804-1855) était dès l'année 40 le partisan politique de Batthyány dans la Haute Assemblée.

(2) Étienne Bezeredy, député en 1849, fut membre du Parti de la Paix au Parlement de Debrecen.

(3) Femme de Louis Bártfay (1797-1858), écrivain, avocat conseil de la famille Károlyi.

(4) On verra, par la phrase finale, que tout ceci est écrit aussitôt après l'événement. Éliasa Chomé ne veut sans doute pas confier au papier le secret dont elle est dépositaire.

vers 11 heures, nous descendîmes chez le docteur pour le prier de nous accompagner le lendemain au supplice projeté (il nous refusa : égoïste comme tous les hommes, il redoutait trop d'émotion). Nous nous couchâmes vers minuit. Quelle nuit ! Je n'eus qu'une idée, qu'un rêve : le comte, toujours le comte ! Pendant ces heures, que faisait-il, lui ? Resté avec l'abbé jusqu'à 9 heures (on ne permit pas à celui-ci de rester plus longtemps), il demanda alors tout ce qu'il faut pour écrire et traça d'une main ferme (excepté son nom) une touchante lettre d'adieu à sa femme. Il se coucha ensuite probablement, et commença alors l'œuvre de sa destruction.

Jusqu'à quel point le malheur peut-il descendre, quand il faut se tuer doucement, sans bruit, sans cri ! en présence de quatre argus. Il essaya donc, dessous les couvertures, de s'ouvrir les veines au moyen du petit poignard qu'on lui avait remis ; il se fit des blessures aux deux bras, au côté, et une large incision au cou. Puis, par la perte de son sang, il s'évanouit. Pauvre comte ! Pauvre comte !

Nous ne dormîmes guère et, vers 4 heures, nous nous levâmes, et nous nous mîmes en route pour aller chercher l'abbé. Il dormait encore ! Nous l'attendîmes au moins une demi-heure, enfin il arriva pâle comme la mort et tremblant comme une feuille. Joseph, valet de chambre du comte Étienne Károlyi, dut l'accompagner.

Il pleuvait ; les rues, désertes encore, étaient gardées par de nombreuses patrouilles, qui seules annonçaient qu'un événement important allait avoir lieu. Je marchai avec l'abbé, Augustine s'était abritée sous le parapluie de Joseph. Je priai instamment l'abbé de dire au comte que j'étais venue jusqu'à la prison pour lui faire un long et éternel adieu. L'abbé promit de lui faire ma commission et disparut.

Augustine et moi, après avoir flâné quelque temps devant la porte principale, nous nous dirigeâmes du côté où l'on prétendait que la potence avait été dressée. Il y avait peu de monde : l'assassinat était peu connu, personne ne voulait y croire. Quelques hommes du peuple prétendaient qu'on ferait grâce au comte.

Ma plume est impuissante à rendre ce qui se passa dans moi à la vue de l'infâme gibet préparé pour le seigneur hongrois. Mon cœur se serra, je sentis que jamais je ne pourrais le voir arriver là sans faiblir, et, craignant de trop l'émouvoir et de lui déplaire à sa dernière heure, j'engageai Augustine à nous retirer.

Nous avons vu rôder là le comte Szapary, enveloppé d'un long manteau et un vieux chapeau blanc rabattu sur les yeux ; deux messieurs se trouvaient dans un fiacre, je crois que c'étaient MM. Bézérédy et Orczy. Tous sans doute avaient comme moi l'espoir d'apprendre qu'il s'était donné la mort, qu'on ne pouvait le faire périr comme on l'aurait voulu.

A la vue de la cavalerie qui arriva vers les 6 heures, une peur affreuse me saisit, je me persuadai que le comte n'avait pu s'ôter la vie, et que bientôt il allait arriver. Je me sauvai.

En quittant cette place de douleurs, je rencontrai Frau-Lizie qui, toute en larmes, courait vers l'endroit du supplice. Augustine voulut la retenir, mais moi je l'engageai à la laisser aller, songeant que peut-être cette simple figure connue ferait diversion aux pensées du comte à son heure suprême. Frau Lizy s'écria en pleurant et avec toutes les marques d'une véritable douleur : *Oh ! mon Dieu, je veux le voir encore une fois !*

Nous retournâmes, la mort dans l'âme, à l'hôtel, et nous rencontrâmes les chefs en grande tenue, qui, au pas de leurs chevaux, se rendaient à la place de l'exécution.

Peu après mon retour, la comtesse Károlyi arriva de Curgo ; elle avait voyagé toute la nuit et arrivait justement au moment fatal. Elle alla chez le prince Lichtenstein ; mais elle ne fut pas reçue. Tout fut en vain.

Bientôt la nouvelle circula que le comte avait vainement tenté de s'arracher la vie, qu'il n'était que légèrement blessé. Les uns croyaient à la grâce, moi je n'y crus pas un instant, et cette nouvelle vint augmenter toutes mes douleurs. Blessé, doublement malheureux, il n'avait que ses bourreaux autour de lui. L'incertitude de son sort, toutes ces pensées, me causèrent une affreuse torture durant cette journée, qui se passa en larmes.

La comtesse Károlyi, en allant à Fôt, me dispensa d'y aller. Une chose me fit une peine immense, ce fut la bonne humeur d'Ikona qui riait et causait de la meilleure humeur du monde, ignorant la destinée de son père. Vers 4 heures, je me dirigeai de nouveau vers la potence pour voir si ce terrible instrument était encore dressé. Mme Bártfay et Mme Masson étaient avec moi ; nous rencontrâmes Augustine qui se joignit à nous. Mme Bártfay nous attendit au loin, elle n'eut pas le courage de s'approcher de l'endroit. Augustine et moi nous visitâmes toutes les places que nous avions vues le matin ; le gibet avait disparu.

On venait de fusiller un prêtre (à 4 heures) dans la cour du Neugebaùde, et le peuple avide attendait l'exécution du comte Bat... Je m'approchai de deux dames qui comme moi paraissaient révoltées de ce qui se passait : la plus jeune me dit en allemand : *Ceci fait du mauvais sang (en allemand)*. — *Oui, répondis-je, et l'on prétend que bientôt on pendra le comte Bat... !* J'accompagnai ces mots de quelques réflexions amères ; puis je regardai autour de moi pour voir s'il n'y avait pas quelque mouchard, qui allait s'emparer de ces phrases et me dénoncer.

J'aperçus alors à la fenêtre de la prison un officier qui me regardait attentivement, puis qui me fit signe que non, moitié en

souriant. Je ne compris pas d'abord ce qu'il me voulait ; mais, quelques instants après, il me cria : *A six heures ! — Qui ?* lui dis-je. — *Le comte Bat...*, reprit-il. — *Comment ?* ajoutai-je en lui faisant le signe de la pendaison. Nouveau signe de sa part, qui indiquait la fusillade. — *Où ?* demandai-je. — *Dans le pavillon n° 7*, me dit-il, puis il disparut.

Je pleurai. Voilà tout ce que je pus faire. A quoi servent des larmes dans de semblables moments ? J'aurais dû garder ces larmes, quand il n'y aurait plus aucune consolation à offrir. Jamais je ne me pardonnerai de ne pas m'être mise sur son passage pour lui jeter quelques bonnes paroles consolatrices, et vengeresses surtout. Mais non, lâches que nous fûmes tous, nous l'abandonnâmes déjà comme perdu avant sa mort, et pas une figure amie ne vint ranimer son dernier regard. Dieu cependant ne l'abandonna pas, et il mourut comme il avait vécu, d'une manière grande et digne.

Croyant qu'il serait fusillé dans l'intérieur de sa prison, je m'acheminai vers Mmes Orczy et Czekonits pour les prier de vouloir bien faire réclamer pour sa famille le cadavre du comte. Mmes Bártfay resta en arrière avec M. Domanovszky. Je vis de loin M. Bourges avec son compatriote M. Claude. En me dirigeant vers la demeure des dames Orczy, je vis rentrer la comtesse Károlyi : je me dirigeai donc vers elle et je lui fis part de ce que j'avais appris, puis je rentrai presque soulagée par l'idée que dans quelques minutes les souffrances du comte auraient cessé.

On continuait à tromper la comtesse ; on lui dit que le comte avait succombé à sa blessure. Dans son désespoir la malheureuse femme s'écria : *Dieu soit béni !* Devoir bénir la mort d'un mari bien-aimé, n'est-ce point là le comble de l'infortune ?

Peu après la fatale exécution, ma chambre fut pleine de monde : C'est alors que M. Bourges vint ; et un ami de M. Domanovszki nous détailla la mort du comte avec beaucoup d'enthousiasme. Chacun déplora cette fin tragique, chacun espéra qu'elle serait vengée. Pauvre compensation que la vengeance quand on tombe victime d'une cruauté aussi infâme que raffinée !

Le comte, dans sa dernière entrevue avec sa femme, la pria de pardonner à sa sœur ; lui exprima ses regrets, par rapport à la confiscation de ses biens, dont ses enfants seraient privés ; lui demanda s'il y avait quelque espoir de grâce, et parut plein de résolution et de courage pour le sort qui l'attendait. L'abbé Plante m'avait dit également que le comte était étonnamment résigné et calme ; qu'il l'avait mis à son aise lui-même, etc. Le prêtre qui avait accompagné le comte au supplice vint trouver la comtesse Károlyi : peut-être lui fit-il part d'un dernier message. Cela n'empêcha pas cette dernière de plaisanter le même soir avec le

comte Szapary, et d'inviter celui-ci à lui faire visite à Curgo. On emmena la comtesse à Curgo vers 10 heures du soir, et on nous fit venir le lendemain matin avec le reste de la famille.

Le 7 je partis avec Ilona pour Curgo. Je trouvai la pauvre comtesse alitée. Nous y restâmes jusqu'au 3 novembre. Vers le 27, je fis une excursion à Pesth avec Mlle Vaillant et le docteur et je revins à Curgo avec l'excellente Mme Bártfay.

Le dimanche 7, le docteur alla voir le cadavre du comte ; je n'eus pas le courage de l'accompagner. Il était question de l'embaumer, mais on n'en fit rien à cause des blessures qu'il avait reçues. Dans le courant de l'après-dînée, il fut transporté au cimetière. Mme Bártfay et M. Haussmann l'accompagnèrent. Le prêtre de la paroisse Saint-Joseph, le même que la comtesse avait envoyé au comte dans sa prison, lui rendit les devoirs de la sépulture.

Arrivés au cimetière, on trouva que le caveau préparé pour le comte n'était pas convenable ; le prêtre prit sur lui d'attendre la nuit et de rentrer avec le corps en ville, malgré la défense des magistrats de Pesth, qui, craignant de trop grandes démonstrations, ne voulurent point que les restes du comte restassent dans les murs où cet acte indigne avait eu lieu.

Vers minuit, le cortège rentra et alla frapper au couvent des Franciscains (près de l'hôtel de la victime) ; le prieur, éveillé par le prêtre lui-même, accueillit avec respect les restes que l'histoire immortalisera. On lui rendit tous les honneurs qu'on rend en semblable circonstance, puis le cortège se retira silencieux et mystérieux comme il s'était présenté, car on était entré par une porte fermée d'ordinaire. Le Dr Hausmann, avant que de se retirer, souleva encore une fois le couvercle pour voir si c'était bien le comte qui était déposé dans le cercueil. Et Mme Bártfay, qui était restée là jusqu'à ce moment, jeta encore un dernier regard sur un homme qu'elle avait souvent accusé et qu'elle pleurait sincèrement.

Le 3, nous quittâmes Curgo, et nous couchâmes à Wisselbourg. Le 4, à Vienne, à l'hôtel de la Couronne hongroise. Nous arrivâmes déjà à 4 heures ; le même soir, je vis Constance Charot, M. Tikatsch et M. de Molitor. Nous quittâmes Vienne le 6 à midi. Nous allâmes jusqu'à Saint-Pölten. Scène à propos de ma chambre !

Le 7, nous logeâmes à Enns, près de Linz ; hôtel froid, où nous arrivâmes déjà à 6 heures. De Vienne jusqu'ici le pays est charmant. En fait de bâtiments, nous n'avons remarqué que l'abbaye des Bénédictins, située à Sigharding, petit village. A Alt-Ëtting, jolie ville, où nous passâmes la nuit ; le soir de notre arrivée nous avons été voir le cadavre du général Tilly, fameux dans la Guerre de Trente ans. Il est déposé dans l'église principale. Il y a beaucoup de reliques dans cette église. 10 novembre, Hohenlinden, fameux

Pauvre pays ! Oh, le meilleur sang de tes fils a coulé,
 Mais les nobles héros tombés ont gagné une couronne de martyrs.
 Vois, les cadavres de tes fiers champions emportent l'espoir de
 [l'Europe...
 ...Bientôt, peut-être ce pays abattu sera une seconde Pologne.

Mais par delà la nuit d'esclavage nous percevons une aube
 [radieuse,...
 Alors tes héros de liberté se lèveront d'entre les morts,
 S'uniront à ceux qui périrent aux bords de la Vistule,
 Et à ceux qui, de l'échafaud, tachent de sang le sol allemand.

Oui, quand hardiment les jeunes générations se dresseront, venge-
 [resses, contre le trône,
 Comme un orage d'automne, et ébranleront les piliers de la
 [tyrannie...

Alors le nom magyar, fier de la gloire de ses héros,
 Tonnera, mot de ralliement superbe, des rangs triomphants !...

Dans son remarquable commentaire, M. La Chesnais montre comment Ibsen, et par ses sympathies pour l'école littéraire de Welhaven et par ses liens avec le mouvement ouvrier de Norvège, s'était préparé à épouser la cause des nations opprimées qui se soulevaient par toute l'Europe. Il souligne les allusions à l'insurrection polonaise de 1830-32, aux exécutions de 1849 en Allemagne. Le poème dut exprimer dans l'instant même l'émotion causée par la nouvelle de la capitulation de Világos, quand elle parvint à Grimstad. Peu auparavant, la lutte du Danemark contre la Prusse, au printemps de 1849, avait inspiré à Ibsen un poème d'un ton semblable, sous ce titre qui prend aujourd'hui un air d'anticipation : *Réveillez-vous, Scandinaves !*

R. S.